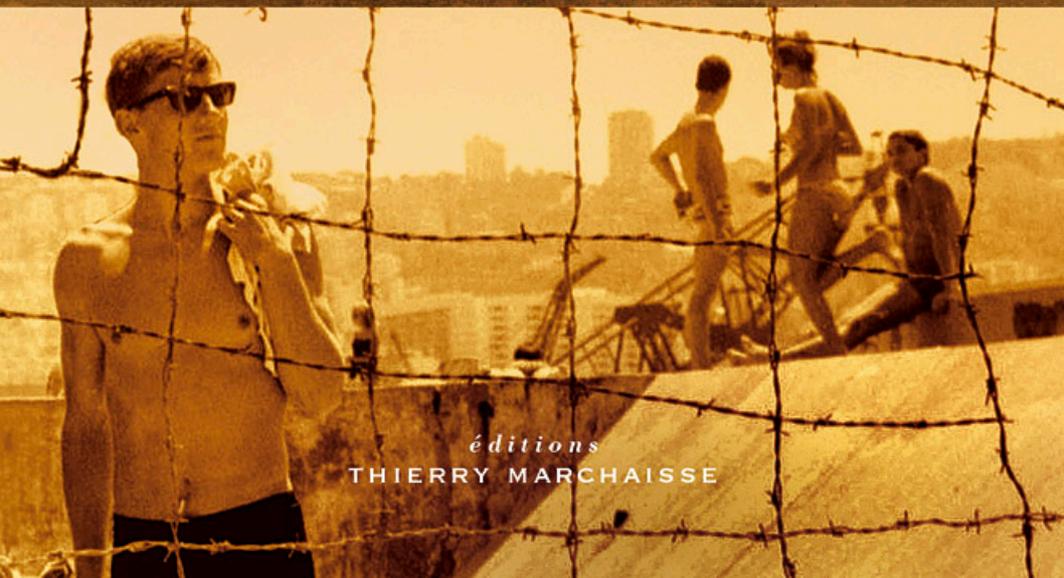




BERTRAND LONGUESPÉ

LE TEMPS DE RÊVER EST BIEN COURT



éditions
THIERRY MARCHAISSE

BERTRAND LONGUESPÉ

LE TEMPS DE RÊVER EST BIEN COURT

ROMAN



éditions

THIERRY MARCHAISSE



© 2012 Éditions Thierry Marchaisse

Conception visuelle : Denis Couchaux

Mise en page intérieure : Anne Fragonard-Le Guen

© AFP pour la reproduction de couverture

© Éditions Gallimard pour le titre, vers de Louis Aragon issu du poème « Bierstube Magie allemande », recueilli dans *Le Roman inachevé*

Éditions Thierry Marchaisse

221 rue Diderot, 94300 Vincennes

www.editions-marchaisse.fr

Diffusion : Harmonia Mundi

« L'Histoire des historiens est comme un magasin d'habillement. Tout y est classé, ordonné, étiqueté. Les données politiques, militaires, économiques, juridiques ; les causes, les conséquences, les conséquences des conséquences ; et les liaisons, les rapports, les ressorts. Tout cela bien étalé devant l'esprit, clair, nécessaire, parfaitement intelligible. Ce qui n'est pas clair du tout, ce qui est obscur et difficile, c'est l'homme dans l'Histoire ; ou l'Histoire dans l'homme, si on préfère ; la prise de possession de l'homme par l'Histoire. L'homme complique tout. »

Georges Hyvernaud, *La peau et les os*

Libéré de la douleur, j'ai sombré.

Après dix jours d'enfouissement puis une semaine de timide vitalité, je me relève enfin.

Les nerfs me titillent, à fleur de peau, je suis irritable et vite irrité. La présence des femmes m'agace et je sais l'injustice de mon humeur. Elles sont incroyablement compréhensives, la mère de Fanny me couve, elle passe son temps dans la cuisine à faire des plats que je goûte à peine. Elle répète de ne pas m'en faire, que mon appétit reviendra.

Comme si d'avoir été violenté, je ne supportais pas l'empressement qu'elles ont à me guérir. Attitude d'enfant gâté. C'est lamentable, le pays est en flamme et moi j'égratigne le cocon que Fanny fabrique pour moi. Son dévouement est touchant, elle ignore délibérément que j'ai pu agir contre les intérêts de sa communauté.

Je m'ennuie et mon aigreur se nourrit d'elle-même. Je ne vois qu'une chose, sortir, je suis enfermé depuis trop longtemps. Je me sens prêt, ma convalescence physique se termine, les traces disparaissent de mon corps. Je parviens à contrôler l'anxiété qui m'habite quand j'évoque l'extérieur, la rue, les trottoirs, la foule, je ne dois plus tarder.

Fanny ne veut pas que je sorte seul mais je profite de son absence pour le faire, sa mère proteste faiblement, ne s'arrogeant pas une autorité superflue sur moi. Elle me prévient juste de ne pas m'approcher des quartiers arabes, le climat à l'extérieur a changé. Je la remercie de sa prévenance, mais qu'elle se rassure je ne pense pas m'éloigner, ne me sentant pas encore trop sûr de moi.

En descendant les escaliers, puis arpentant le couloir, je me rends compte de l'efficacité qu'a la maltraitance à détruire la confiance du maltraité, je suis anxieux.

Je mets le nez dehors... Le soleil suivi de la chaleur, tel un souffle sans vent, me surprennent. Je m'adosse au mur, tout est surligné de lumière, les immeubles, la pierre, les fenêtres, les panneaux, le métal. La brillance est telle qu'un tremblement semble agiter les éléments, une vibration les animer. Je suis touché, c'est très beau et ça console des jours entiers passés sous terre. Des larmes me montent aux yeux. Je les essuie d'un revers de main et me reprends.

Je traverse la rue. Décidément je suis à fleur de peau, me durcir va être le travail à faire sur moi-même. La violence à forte dose m'a plutôt ramolli qu'insensibilisé. Je pleure pour un soleil...

Je déambule le long de la rue, rassuré d'abord, j'avais l'angoisse de me sentir coupable devant chacun, mais bientôt je suis interloqué par ce que je vois. Sur les murs, des sigles, un sigle sur-tout, trois lettres, OAS, des slogans, « mort au traître », « mort à GZ », « vive Salan », « OAS vaincra », « vous n'avez rien vu rien entendu, OAS ».

Autre chose, je mets un moment à m'en apercevoir mais de rue en rue, l'absence arabe. Je parcours le coin et n'en aperçois aucun, pas un, pas une. Alors les quartiers sont hermétiques? Par quelle extraordinaire volonté est-il possible de changer les habitudes d'une ville aussi prestement et radicalement? Je prends conscience des explosions que j'entendais la nuit durant ma convalescence. Sous l'effet de ma faiblesse je ne les prenais pas

totalément pour la réalité, mais leur incidence dans la vie algéroise a été grande.

À un croisement, je prends une rue, des militaires viennent dans ma direction, un groupe de paras. Trop tard pour faire demi-tour sans avoir l'air suspect, je me raidis sans le vouloir, ma démarche s'accélère, la sueur prend mes aisselles. Je fixe le sol et au moment où nous nous croisons, je les regarde. Ils se foutent bien de moi, plaisantent entre eux, la mitraillette sur le dos, et dans mon désarroi je ne trouve rien de mieux à faire que de trébucher, mon pied butant sur une plaque disjointe du trottoir. Le dernier para m'attrape par le bras et dit, « eh là monsieur ! Gare à la chute. » Je le remercie, il me tient fortement le bras, trop. J'ai chaud, une goutte coule dans mon dos, j'ai peur que perle mon front. Les autres se sont retournés et observent. Quelque chose se passe dans mon ventre. Ne pas vomir ! Il lâche et me dit de passer une agréable journée. Ils se retournent tous en même temps et reprennent la patrouille. Je reste immobile, à la fois nauséeux et en colère contre l'état de mes nerfs.

Je rentre.

La porte s'ouvre, Fanny, visiblement nerveuse, me prend le bras et me tire jusqu'à ma chambre. « Edgar vous êtes fou !

— Qu'y a-t-il ?

— Vous êtes encore convalescent et vous sortez seul, sous le soleil torride. S'il était arrivé quelque chose... J'étais inquiète, et maman qui ne vous a pas empêché... Je ne peux pas toujours être là !

— Allons. Je vous assure que je me sens bien. Ne vous inquiétez pas ainsi. Et ne tourmentez pas votre mère, elle est merveilleuse. » Elle se détend et dit, « vous savez, nous n'en avons pas encore parlé mais c'est elle qui vous a lavé quand vous ne pouviez pas bouger, quand vous étiez sans réaction les premiers jours. C'est elle qui vous a soigné, pansé. » Je songe aussitôt

à ma blessure au pénis qui s'est résorbée finalement très vite.
« Pourquoi me dites-vous ça ? Je ne l'ai pas assez remerciée ?

— Non, mais non, je dis ça pour que vous ne pensiez pas que c'était moi. Elle vous a pommadé tout le corps avec Asima.

— Qui ?

— Une vieille musulmane. Elle était domestique chez mes grands-parents. Ne vous en faites pas, elle en a vu d'autres. L'onguent dont elles se sont servies est une de ses recettes, ancestrale. Il semble qu'il ait bien marché sur vous.

— C'est vrai, les plaies et les bleus ont disparu, il ne reste pratiquement plus une trace. » Je m'allonge sur le lit, elle s'assoit au bord. Elle est belle, désirable, mais depuis les brumes de ma lente guérison, je ne me suis guère intéressé à elle. Aujourd'hui je m'aperçois que son visage est plus dur, ses traits sont tirés, des cernes bleutés soulignent ses yeux. « Vous avez l'air fatigué. Des tourments ?

— Oui, vous ! » Je souris et ajoute, « non, sérieusement.

— Ne soyons pas sérieux, s'il vous plaît. Tout le monde l'est. Je veux être votre bonne humeur. » Je la coupe, « que veulent dire les initiales peintes partout sur les murs ? Qui est GZ ?

— Vous allez être embêtant... GZ c'est bien sûr la Grande Zohra, De Gaulle.

— Et OAS ? » Elle se renfrogne, ramène ses mains sur sa robe, dans son giron et me fixe. « C'est à cause de ça que je ne veux pas que vous sortiez. À cause d'eux. Edgar, vous ne pouvez pas vous aventurer à l'extérieur pour le moment. Peut-être vous recherchent-ils ? Mon frère vous a conduit ici mais il ne fera plus rien pour vous, et il n'y a qu'un endroit où ils ne viendront pas, c'est là, chez notre mère.

— Qui me cherche ?

— Non, je ne dis pas qu'ils vous cherchent, je dis peut-être. Peut-être attendent-ils que vous sortiez, ou bien... je n'en sais rien.

- Mais qui ?
- Mais l'OAS !
- Que signifie ce sigle ?
- Organisation armée secrète.
- Que font-ils ?
- Ils sauvent l'Algérie française.
- Qui sont-ils ?
- Tout le monde.
- Comment ça tout le monde ?
- Oui, nous tous.
- Nous tous ? Vous aussi Fanny ? » Elle me regarde en face et dit fermement, « oui ! Bien sûr moi aussi !
- C'est quoi ? Un groupuscule qui commet des attentats ?
- Pas un groupuscule, tous les Français. » soupire-t-elle. « Et les explosions que j'entends toutes les nuits, c'est eux ?
- C'est nous et c'est les autres.
- Qui sont-ils ? Des militaires, des gros colons ?
- Vous ne comprenez pas ! Ils sont tout le monde. Vous croyez qu'il n'y a que les colons ou les militaires qui veulent garder le pays ? Edgar, à Paris, ils nous ont abandonnés. Nous nous défendons.
- Vous assassinez ? » Elle se détourne et après un bref instant, elle me fixe à nouveau. J'ai l'impression fugace qu'elle va crier mais rien ne vient. Elle se lève et sort quasiment en courant. Elle tire la porte et le claquement l'empêche d'entendre le « je suis navré ! » qui m'échappe.

**TROIS ANS PLUS TÔT,
LE 12 JUILLET 1958**

Le coup claque et du sang chaud gicle sur mon visage. Le son traverse le canyon, s'écrase sur les parois et revient en écho atténué. Je passe la manche sur les yeux, je ne sens rien, le sang n'est pas le mien. Je relève la tête, mon radio est allongé les yeux ouverts, les dents contre la rocaille. Des tirs éclatent autour de moi, mes hommes. Je sors l'arme de son étui, lève la main et sans viser vide le chargeur vers l'arête où j'ai cru entendre partir le coup. Aussitôt fait, je regrette mon geste, aussi inefficace que ridicule, hasardeux... révélateur de ma courte panique. J'ordonne de cesser le feu et le silence grandiose de la montagne pénètre dans le vacarme et l'éteint. J'ose un œil, rien. Je rampe pour m'adosser à un rocher. Le deuxième classe Naudi s'approche plié en deux, glisse dans la pierraille, trébuche et manque de s'ouvrir la tête sur une excroissance anguleuse de roche. Il se relève, je souris de sa maladresse, il me demande si je vais bien, ah oui... le sang sur le visage, je fais signe que ça va et montre Lavergne étendu, la main encore posée sur le manche de la radio.

D'un signe, j'indique aux fusils-mitrailleurs de reculer pour contourner le chemin par le haut afin qu'ils surplombent. J'envoie mes voltigeurs, ils n'accrochent rien jusqu'à la crête alors je donne l'ordre à la section de se placer au sommet. J'y arrive et étudie l'autre face de la paroi. Les pitons empêchent

une visibilité d'ensemble, et plus bas les arbres pourraient servir d'abri aux rebelles, la descente s'avère délicate, je décide de ne pas aller plus loin. Les fusils-mitrailleurs sont installés pour pouvoir balayer les deux versants, celui que nous avons emprunté je m'en méfie également, nous n'avons pas ratissé large et sortant de crevasses, de grottes, peuvent se faufiler des fellas.

Je lance sur les ondes le message de l'accrochage, on m'ordonne d'attendre.

Je me cale contre le roc et observe. Les gorges sont inouïes. Sans la récente échauffourée, je me laisserais aller dans la virginité du lieu, dans l'essence du règne minéral. La fatigue mêlée à la lumière de fin d'après-midi, voilà qui peut aider à évacuer de l'esprit l'homme tombé à ses côtés. Évacuer et non pas accepter. L'acceptation de la mort s'acquiert par la complaisance de l'habitude, par l'indifférence pour l'individu dans une guerre de nombre, ici en Algérie l'armée a peu de victimes. Le groupe que je commande doit digérer la mort de Lavergne. L'État-major le citera, je garderai un vague souvenir de ses capacités, il n'existe pas pour mes musulmans et il importe peu pour les fellaghas qui viennent de tirer plutôt sur la France que sur l'homme qu'il était.

Nouveau message. Le même, attendre les ordres.

Une légère rumeur de vent passe sur notre engourdissement, la poussière de pierre balaie nos corps, la roche est chaude et l'eau des gourdes plus encore. Je recharge mon pistolet automatique. Je m'étais fait un credo de ne pas m'en servir et il vient de tirer en mission pour la première fois. Promesse non tenue! Promesse naïve! Pourquoi ai-je failli aujourd'hui? Le danger n'y est pour rien, ce n'est pas mon premier accrochage, pas le plus saisissant; le sang peut-être, l'odeur si proche, sa texture sur ma peau; ou alors est-ce mon refus grandissant de voir tomber les hommes sous mes ordres. Ou bien ne suis-je plus très loin de pouvoir tuer moi-même, embringué dans la violence.

Naudi vient m'annoncer l'ordre : bivouaquer où nous sommes et à l'aube rejoindre le capitaine et la compagnie. Ce qui veut dire descendre l'autre versant et à mi-hauteur, longer la vallée sur trois kilomètres, puis suivre l'oued sur quatre kilomètres pour rejoindre le plateau, et trois de plus jusqu'au PC. Je réinstalle tout le monde pour la nuit, poste trois sentinelles et interdis les feux, nous mangerons froid. De toute façon les estomacs sont noués, avaler va être difficile tant le tir laisse son empreinte mortelle rôder autour de nous. La journée a été longue mais les hommes ne s'endormiront qu'exténués, après des heures de tension, le doigt sur la détente de leur pistolet-mitrailleur.

J'éprouve une appréhension pour demain matin, la descente ne m'inspire pas, trop de crevasses, de blocs rocheux, et en bas l'oued à sec qui suit la vallée sinueuse où les fells peuvent se déplacer ou se terrer.

Une conviction : nous ne sommes pas seuls dans la montagne, le tir essuyé me le prouve mais il y a également la section du sous-lieutenant Vernant qui dort sur l'arête en face. Elle longera la vallée par les crêtes qui dégringolent régulièrement pour s'affaisser sans heurts sur le plateau où nous devons nous retrouver.

Le ciel est immense et j'ai mal aux jambes. Les étoiles sont innombrables. J'ai perdu un homme aujourd'hui, le corps est posé dans le vent, recouvert, non loin de moi. Comment la mort est-elle annoncée aux proches? Une lettre, un émissaire de l'armée, de l'État, qui frappe à la porte, je ne sais pas. Sous mes ordres depuis quatre mois, que dirais-je si j'avais à rencontrer sa famille? Un bon soldat, un radio efficace, compagnon un peu taciturne mais prêt à l'action. Est-ce que cela qualifie un homme? Est-ce suffisant? Ne dit-on pas les mêmes banalités pour tous les morts au combat, pour ceux qui traînent les pieds comme pour ceux qui se laissent emporter par la haine? Que dirait-on à mon père? Il serait étonné de savoir avec quelle

bonne volonté je fais tout ça. Son fils dans l'armée française, qui participe à la mise au pas violente d'une rébellion, en tenue de combat, sous l'uniforme haï. Évoluant dans un théâtre d'opération surprenant, aride, recherchant un ennemi composé de quelques milliers d'hommes disséminés en petits groupes, dans une guerre de jeu de caches et d'échauffourées. Ce fils qu'il pensait pacifiste en réaction à l'engagement belliqueux qu'a été toute sa vie au service de la Bretagne libre. Mon père, qui me traitait de « sale petit coco » et moi de « fasciste », il serait estomaqué d'apprendre la nouvelle, son fils tombé pour la France, pour la France coloniale. Tué pour la défense de l'empire, sa grandeur, et sous les ordres de son ennemi de naguère et de toujours, De Gaulle le malin, comme il le caractérise en y mettant un sens luciférien.

Je me lève et fais le tour des sentinelles, aucune ne dort, rien à signaler. Je reste avec Amin. Je lui demande ce qu'il pense du versant sud, il confirme mes craintes. Il n'aime pas le djebel, c'est un gars de la mer, né à Collo, pêcheur comme son père l'était, son grand-père. La famille n'a plus de bateau. Il travaille pour un Français, ne s'en plaint pas mais se souvient avec nostalgie lorsque petit il se levait tôt le matin pour attendre sur le quai son père rentrer au port, de la joie qu'il éprouvait quand il distinguait au loin le retour de la voile. Je demande si son père est en vie, « oui mais il ne va plus en mer depuis la vente du bateau au Français.

— Pourquoi l'a-t-il vendu ?

— Pas moyen de refuser, le Français détenait en concession toutes les places du port. » Nous gardons le silence. Puis il reprend, « le patron paye bien. » Une douce rafale de vent passe sur nos visages. Il ajoute qu'il aime le vent marin, ici tout est trop sec, trop dur, les mouvements de la mer lui manquent, le balancement. Combien de temps lui reste-t-il ? « Huit mois. » Je me lève et retourne dans mon creux entre deux rochers. Je pense

à ces mecs qui combattent avec nous, à la dualité de se battre contre des Algériens étant algériens eux-mêmes, contre la rébellion étant soumis eux-mêmes. Et à la possible trahison, à la désertion. C'est arrivé, il faut se méfier, Français avec Arabes contre d'autres Arabes, la donne est fragile. Ils mettent de la volonté à se battre avec nous... par conviction, par vengeance? La plupart, il me semble, subissent et acceptent cet intermède dans leur vie. Ils ne sont pas différents de la grande majorité des appelés de France qui n'aspirent qu'à rentrer chez eux. J'étais comme eux... voilà que je me surprends à être enthousiaste, non pas de combattre, ma réticence n'a pas changé, mais envers la vie militaire, les levers dans la nuit, les préparatifs, le départ dans les camions, la traversée des plateaux feux éteints, le crapahut. Heureux devant ces paysages au lever du jour, et les longues marches dans la fournaise, les pics qui succèdent aux pics, les vallées silencieuses et là-bas au loin la vie d'un minuscule douar, avec les chèvres et les enfants. L'âcreté de ces montagnes me touche, leur rudesse ne faiblit jamais. L'hiver, le froid et la neige ne les rendent pas plus accommodantes, elles sont têtues et les hommes qui vivent là doivent l'être plus encore pour leur tenir tête.

Je revois le capitaine Arsin avouer n'avoir connu le djebel, les hauts plateaux, le Sahara, que depuis son engagement dans l'armée, pas avant, et pourtant il est né à Alger. Toute sa famille est d'ici et elle ne connaît pas plus loin qu'une trentaine de kilomètres à l'intérieur des terres. Il m'a déclaré que c'est ainsi pour la plupart des Français d'Algérie, les djebels près des côtes forment comme une barrière psychologique qu'ils ne franchissent pas. Et la curiosité, m'étais-je exclamé, ne sont-ils pas intéressés par cette immensité, la beauté de ces montagnes, et le désert? Non, m'a-t-il répondu, il n'y a que ceux qui travaillent dans le gaz et récemment dans le pétrole qui connaissent. L'idée de s'y rendre en touriste ne vient pas à l'esprit. Et pourtant, maintenant qu'il y était, il partageait mon goût pour ces lieux sans âge.

Ce manque d'intérêt est-il dû au fait qu'ici on s'éloigne vraiment trop des paysages de la métropole? La côte algérienne, oui, cela peut ressembler à la côte d'Azur, à Marseille, mais les hauts plateaux, le désert, n'ont rien de commun de l'autre côté de la mer. Les Français s'y sentent si peu en France qu'ils n'y mettent pas les pieds, au bout du raisonnement cela ne peut pas être la France.

Roustand, un de mes deux fusils-mitrailleurs, m'éveille. Il est quatre heures trente, j'ai écrasé pendant trois heures. J'envoie mes voltigeurs. La section s'ébranle. Nous longeons la vallée tortueuse par un sentier qui descend très légèrement le long de la paroi. Le quart de lune permet de prendre ses distances mais il faut de la vigilance pour ne pas perdre de vue l'ombre que l'on suit. Un groupe scindé ou l'isolement d'un homme est une catastrophe qui peut mener à une bataille rangée entre nous. J'ai demandé un rythme de marche peu soutenu, il faut porter Lavergne à tour de rôle et le chemin est pentu, très vertical et sablonneux par endroits. Porter un corps sur ces parois est la pire des marches.

Je suis satisfait, nous sommes silencieux. Le sable ne facilite pas les foulées mais en amortit convenablement le bruit. Les gravillons, les quelques cailloux qui chutent à notre passage sont retenus par des broussailles, je déteste les pierres qui dévalent l'à-pic, qui claquent sur les rocs et lancent un écho disproportionné.

Le raidillon grimpe à nouveau depuis une bonne centaine de mètres quand un voltigeur nous stoppe. Un genou à terre, l'arme à la main, sans un mouvement nous attendons. Il est cinq heures douze. Le silence dure. Comme souvent, l'écoute tendue vers la nuit me donne le sentiment d'être chasseur et chassé à la fois. Se mêlent une puissance et une fragilité qui se conjuguent en un temps où les secondes cognent dans la poitrine. Je crois que c'est Kader qui a ordonné l'arrêt, que fait-il? Six minutes, il ne revient

pas. J'ai toute confiance en lui mais invariablement dans cette situation, contre ma volonté, je ne peux m'empêcher de repenser à la trahison, à l'embuscade, au tir dans le dos. Je sais bien que le bourrage de crâne est la cause de ma crainte, les gradés nous poussent à la défiance. Ils répètent que les officiers sont les plus exposés, les exemples circulent : passages à l'ennemi d'appelés musulmans ou assassinats de tous les Français d'une section, ou simple liquidation du sous-lieutenant. Je suis le plus exposé. Mais même avec la plus grande attention, en cas de trahison, les chances d'en réchapper me paraissent réduites. Ici, tout de suite, rien de plus facile pour les quinze Arabes que de liquider les six Français que nous sommes. Alors mieux vaut réduire sa défiance au minimum, se méfier de ses propres hommes est épuisant, j'estime que ma vigilance doit se confronter à la seule présence de l'ennemi. Finalement, ce qui m'empêche de croire à la trahison est mon comportement envers eux, je me soumetts au même traitement, je refuse toute injustice envers qui que ce soit, aucune faveur à l'un ou à l'autre. Je m'illusionne sur mon pouvoir, oui, mais je ne peux faire autrement sous peine de devenir un autre que je déteste, un de ces gradés dont l'autorité réside dans l'extrême dureté. Neuf minutes, mes voltigeurs ne reviennent pas. La consigne normale est de ne pas bouger. Je me décide et demande à un fusil-mitrailleur de monter de quelques mètres et d'installer son arme. Les hommes se déploient.

Une indicible nuance qui n'est pas encore une lueur atténuée soudain la pénombre et annonce le lever du jour. J'aperçois où nous sommes, trop à découvert, bientôt la clarté nous mettra à portée de tir de la paroi d'en face qui longe comme la nôtre la vallée arborée. La section de Vernant doit y descendre comme nous le faisons, mais plus haut sur les crêtes. Je me méfie tout de même, les coordinations sont souvent bien lâches, des écarts importants de temps ou de lieu se produisent sans que personne ne le sache, sans motifs et sans fautifs, et parfois des sections se

mitraillent entre elles. Nous allons devoir accélérer le pas. Ah voilà! Le signal. Kader revient avec un jeune Arabe vêtu d'un tissu déchiré et m'annonce l'avoir trouvé en train de filer en laissant ses chèvres. Il pense qu'il sert d'observateur. Je demande au gamin s'il a vu des fells récemment. Il répond non, il ne vient jamais jusqu'ici, il cherche un chevreau. Je lui dis qu'il ment, il a bien fallu qu'il les voie ou les croise les terroristes qui nous ont tiré dessus hier en fin d'après-midi. Il n'a rien vu. « Tu te répètes, et moi je te répète que tu mens. » J'arrive à capter l'attention de ses yeux fuyants, il a peur. Je demande son âge, « treize ans.

— Ce n'est pas trop jeune pour faire dans la rébellion. Allez, tu me dis juste combien ils étaient et vers où ils sont allés et tu pourras retourner à tes chèvres et rejoindre ton douar.

— Je vois personne. » Kader lui met une gifle. Le jeune me regarde. « Réponds-moi, sinon tu viens avec nous et d'autres te poseront les questions et ils auront du temps devant eux.

— Je vois personne, capitaine.

— Tu dis lieutenant pas capitaine! » assène Kader en lui tapant sur la tête.

Je ne veux pas perdre de temps, j'ordonne de le relâcher. « En avant, et les distances! » Les hommes se lèvent péniblement, accroupis qu'ils étaient dans l'attente de l'interrogatoire du gamin. Le jour n'est pas encore levé, la chaleur va s'abattre et ils sont déjà exténués. Je dois garder l'œil sur eux, maintenir la vigilance, les distances. Il y a des fellaghas. De toute évidence, ceux-ci ont marché toute la nuit et se sont éloignés mais rien n'est sûr, et il n'y a pas de trace pour vérifier leur nombre. Je pourrais maltraiter le gosse pour qu'il parle mais là, tout de suite, je n'en ai aucune envie. Il a treize ans, peu importe me dirait-on. Mais si, ça m'importe, qu'étais-je à son âge? On nous a mis dans le crâne que l'empathie pour l'indigène n'a pas sa place ici mais les gosses, les gamins, non, je ne peux pas ne pas m'y voir. La guerre, c'était mes jeux d'enfants, ma mythologie, les contes paternels

Les pages suivantes ne sont pas consultables

© 2011 Les Editions Thierry Marchaisse. Tous droits réservés.